

NICOLAS PERROT

ou

Les Coureurs des Bois sous la Domination Française

PAR G. B.

(Suite)

C'était un excellent poste pour y mettre une sentinelle au cas de démonstrations hostiles de la part des sauvages.

Il ne s'agissait plus que de commencer les ouvrages préliminaires de défense ; à cet effet, les hommes furent envoyés à la recherche du bois nécessaire, qu'ils se procurèrent facilement en arrière de la montagne.

À l'arrivée de Jean, on transporta dans la cave les traves et tout ce qu'elles portaient. Colas expliqua à Jean les ouvrages de défense qu'il se proposait de faire pour mettre la cave parfaitement à l'abri d'un coup de main extérieur dans le cas où par hasard on parviendrait à la découvrir.

Grand Pierre était revenu de la bourgade du Lièvre. Il avait remis à Jacques Dulude, le commis de Colas, la note que celui-ci lui avait confiée, et s'était acquitté avec intelligence de ses instructions. Le Rat (c'est ainsi que les Français nommaient Kondiaronk) n'était pas encore rendu à la bourgade quand grand Pierre l'avait quittée pour revenir.

Dulude faisait savoir à son bourgeois qu'un de ses canots avait été enlevé par les Iroquois avec tout ce qu'il contenait. Tous les canots de la flotte qui n'avaient pas de Français ou de Canadien à bord, et n'étaient conduits que par des Outaouais, avaient été pris par les Iroquois. Sur soixante canots, dont se composait la flotte, trente avaient été enlevés ; tous les Outaouais qui avaient été pris d'une terreur panique à la première attaque avaient gagné terre, et, abandonnant leurs canots, s'étaient sauvés dans les bois.

Ils avaient été attaqués par les Iroquois qui s'étaient mis en embuscade avec cinquante canots, faisant à peu près cent cinquante guerriers divisés en deux bandes, l'une commandée par la Chaudière Noire, et l'autre par le Bâtard flamand. Les Canadiens s'étaient bien comportés, et quoiqu'il n'y en eût qu'un seul au gouvernail dans chacun des canots, avec des Outaouais et quelques Algonquins, ils avaient su les contenir en les menaçant de les tuer sur le champ s'ils ne continuaient pas à faire leur devoir. Une bonne moitié des canots iroquois s'était précipitée sur les canots abandonnés, tandis que le reste qui poursuivait la flotte n'avait pas tardé à en faire autant pour aller partager le butin.

Les Canadiens avaient décidé que, dans les cir-

constances, il ne fallait pas trop compter sur les Outaouais et qu'il valait mieux sauver les marchandises qu'ils avaient dans leurs canots que d'essayer, pour le moment, de reprendre les canots abandonnés ; sauf, après avoir mis les leurs en sûreté, à aviser sur ce qu'il conviendrait de faire. Ils avaient donc fait force d'aviron pour se sauver, non sans avoir fait une décharge générale de leurs fusils sur ceux qui les poursuivaient, dont ils avaient tué quelques-uns et blessé un grand nombre. Ils avaient réussi à se rendre à la bourgade du Lièvre, où ils attendaient des ordres ou du renfort.

La bourgade du Lièvre pouvait compter deux cents guerriers. Elle était alors considérée comme nation neutre.

Les nouvelles apportées par grand Pierre confirmaient Colas dans ses craintes que la Chaudière Noire et le Bâtard flamand commandaient les ennemis. Il avait toujours espéré que l'on s'était peut-être trompé sur les véritables chefs iroquois. Il connaissait bien la Chaudière Noire. C'était l'un des plus habiles, et surtout le plus redoutable des guerriers sauvages. Son nom, bien connu parmi les nations algonquines, outaouaises et huronnes, était pour elles un sujet de terreur quand il commandait ses Onontagnés sur le sentier de la guerre.

Sa force prodigieuse ajoutait au prestige de sa réputation. Il était dur et cruel, ne faisant jamais quartier aux ennemis pris durant la bataille, à moins qu'il ne crût pouvoir tirer quelques avantages politiques en leur accordant la vie et quelquefois même la liberté. Insensible aux souffrances, il contemplait avec indifférence ou plutôt avec plaisir les supplices les plus atroces infligés sur le bucher aux ennemis faits prisonniers. On dit qu'il ne riait jamais, et qu'il ne manifesta jamais la moindre amitié ou la moindre sympathie pour qui que ce fut. Et pourtant, ce cœur de fer s'était laissé vaincre par les caresses de sa seule enfant, une jeune fille qui avait, à l'époque dont nous parlons, seize à dix-sept ans. Elle s'appelait Corlarine, du nom de Corlar où elle était née d'une mère hollandaise, sa femme, qui mourut avant que Corlarine eût atteint l'âge de dix ans.

Colas jugeait bien Kondiaronk, plus connu parmi les Français sous le nom de Le Rat, surnom qu'on lui avait donné parce qu'il était très rusé ; il était l'ennemi acharné des Iroquois en général et de la Chaudière Noire en particulier. Le Rat, ami des Français, était alors le plus fameux des guerriers hurons. Brave et d'une éloquence remarquable, il n'avait pas cependant parmi les Français, malgré sa valeur et sa finesse, la réputation de la Chaudière Noire comme guerrier et pour conduire une expédition. Ce n'était pas ce que croyait le Rat ; aussi cherchait-il toutes les occasions pour se battre contre le chef redoutable des Onontagnés, et rien ne flattait plus son orgueil que de s'entendre appeler le premier des guerriers sauvages du Canada. Colas connaissait tout cela. Il considérait que c'était une heureuse chance pour le succès de l'expédition qu'il avait entreprise de pouvoir compter sur l'appui de Le Rat et de ses